

MOONFLEET (1953)

De FRITZ LANG

Avec STEWART GRANGER JOHN WHITELEY GEORGE SANDERS

“Moonfleet” pourrait être comparé aux romans de Stevenson ou à un conte d’Edgar Poe.

Un petit garçon est envoyé par sa mère vers un certain Jeremy Fox qui sous les apparences d’un gentilhomme est un chef d’une bande de contrebandiers. Une légende veut que l’ombre de John Mohune, l’un des ancêtres du petit John vienne hanter le pays et en particulier le cimetière entourant l’église perdue sur une lande désolée du Pays de Galles.

Dès l’ouverture, la respiration du film nous est donnée sur les admirables plans de mer écumante, sur la musique brillante de Miklos Rozsa, une musique lancinante qui évoque une vieille ballade gaélique. Une vague vient se briser sur les rochers, se retire puis une autre arrive. Dans ce mouvement, la mise en scène inscrit son rythme futur. Ce rythme sera celui des forces passionnelles qui se brisent les unes après les autres. A l’intérieur de celui-ci Lang trace une figure virtuelle tout aussi obsédante, la circonférence. La courbure de la plage vue d’en haut par les soldats, cercle en contre plongée des visages lorsque le petit John gît au fond d’une tombe dans le cimetière.

La construction de « Moonfleet » est axée sur le tourbillon, tourbillon de la hallebarde au dessus de la tête de Jeremy Fox, celui du seau où l’on descend John dans le puits à la recherche d’un trésor, celui de la gitane qui danse sur la table du banquet jusqu’au vertige.

Quelle belle écriture cinématographique nous propose une fois de plus Fritz Lang.

Ce puits profond où gît un diamant fabuleux semble bien être le moteur qui anime les pulsions les plus aveugles et on se sert de l'innocence d'un enfant pour s'emparer de ce pouvoir. Comme toujours chez Lang une lutte s'engage entre les forces de la lumière et celles des ténèbres. Le blason des Mohune, la trace de leur empreinte en ce lieu revient visuellement à plusieurs reprises. Le blason est le rappel des forces obscures et maléfiques dont il faut se défaire et on y a vu aussi un langage héraldique « le pairle » c'est-à-dire le Y pythagoricien du choix entre le vice et la vertu. Ce choix est proposé dès le début du film à John sur le poteau indicateur montrant deux directions différentes à prendre.

Ici contrairement aux autres films du cinéaste allemand, le principe de causalité se brise face à l'innocence de John et à la sagesse qu'acquiert dans l'épreuve Jeremy Fox.

Fritz Lang a été flirter avec Pythagore et l'alchimie pour faire ce film.